

Théâtre du Radeau

Item

Mise en scène, Scénographie
François Tanguy

Création le 5 nov 2019 à La Fonderie au Mans
en coréalisation avec Les Quinconces- L'espal Scène nationale du Mans



©Jean-Pierre Estournet

Coproductions

Théâtre du Radeau- Le Mans

MC2, Grenoble

T2G- Théâtre de Gennevilliers

Festival d'Automne à Paris

TNS- Théâtre National de Strasbourg

Centre Dramatique National de Besançon Franche-Comté

Les Quinconces- L'espal, Scène Nationale du Mans

Avec le soutien du Théâtre Garonne- Toulouse

Le Théâtre du Radeau est subventionné par l'État, Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) des Pays de la Loire, le Conseil Régional des Pays de la Loire, le Conseil Départemental de la Sarthe, la Ville du Mans. Il reçoit le soutien de Le Mans Métropole.

« Comme les marins, nous sommes de ceux qui doivent transformer leur bateau en pleine mer sans jamais pouvoir le démonter en cale sèche et le remonter avec de meilleurs morceaux...

...La voile colorée et puissamment gonflée se prend pour la cause du mouvement du bateau alors qu'elle ne fait que capter le vent qui à tout instant peut tourner ou retomber... »

Hans Blumenberg – Naufrage avec spectateur
Ed. L'Arche – Traduction Laurent Cassagnau

Mise en scène, Scénographie

François Tanguy

Élaboration sonore

Éric Goudard,, François Tanguy

Lumières

François Fauvel, Julienne Rochereau, François Tanguy

Avec

**Frode Bjørnstad, , Laurence Chable,
Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly**

Régie générale

François Fauvel

Régie lumière

François Fauvel, Julienne Rochereau

Régie son

Éric Goudard, Mickaël Kandelman ou Emmanuel Six (en alternance)

Minotaurus

Robert Walser

Traduction Colette Kowalski

Édition Zoé

L'Idiot

Fiodor Dostoïevski

Traduction André Markowicz

Édition Babel Actes Sud

Les Métamorphoses, Livre VIII

Ovide

Traduction Olivier Sers

Édition Les Belles Lettres

Le Territoire de crayon

Robert Walser

Traduction Marion Graf

Édition Zoé

Orlando Furioso

L'Arioste

Édition du Seuil

Les Rédactions de Fritz Kocher

Robert Walser

Traduction Jean Launay

Édition Gallimard

Les Carnets du sous-sol

Fiodor Dostoïevski

Traduction André Markowicz

Édition Babel Actes Sud

Faust « Prolog im Himmel »

Johan Wolfgang von Goethe

Traduction par Jean Amsler

modernisée par Olivier Mannoni

Edition Gallimard folio bilingue

Die Ballade von der Judenhure Marie Sanders

Bertolt Brecht

Symphonie n°7 **Anton Dvořák**

Un bel orage vagabond **Bernard Fort**

Souvenirs de Florence : op. 70 P. I. **Tchaïkovski**

Buildings **Francisco López**

Liturgia fractal **Alberto Posadas**

Nebestuck. 1998 **Gérard Pesson**

Cinq chants pour percussion **Claude Vivier**

Concert für Violoncello und Orchester **György Ligeti**

Complete Organ works **Jean-Sébastien Bach**

Sui poemi concentrici **Salvatore Sciarrino**

Toccata e due canzoni **Bohuslav Martinů**

Siegfried **Richard Wagner**

Kanty – chants russes des XVIIe et XVIIIe siècles

Les Éléments **Jean-Féry Rebel**

Quatuor n°3 **Béla Bartók**

Wind Shadow **Alvin Lucier**

Wind (Patagonie) **Francisco López**

Mikrophonie **Karlheinz Stockhausen**

Spring Song op.16 **Jean Sibelius**

25 Scottish songs **Ludwig van Beethoven**

Locomotiv Symphony **László Sáy**

Les Francs Juges / Le roi Lear (ouverture) **Hector Berlioz**

Études Australes **John Cage**

Concerto en Ré pour orchestre **Igor Stravinsky**

Enthusiasm! The Dombass Symphony **Dziga Vertov**

Diapason **Christina Kubisch**

Symphonie n°5 **Dmitri Chostakovitch**

Diapason et Dreaming of major third **Christina Kubisch**

Minotaurus Walsler

Traduction Colette Kowalski

Édition Zoé

Si en moi l'écrivain est éveillé, je passe sans faire attention à côté de la vie, je dors en tant qu'homme, je néglige peut-être le concitoyen en moi qui m'empêcherait tant de fumer des cigarettes que de faire l'écrivain si je lui donnais forme. Hier j'ai mangé du lard aux haricots, et j'ai pensé à l'avenir des nations, pensée qui me déplut bien vite parce qu'elle portait préjudice à mon appétit. Que ce que j'écris ici ne soit pas un essai bas de soie, je m'en réjouis et, peut-être sera-ce, à mon sens, agréable pour une fois à une partie de mes bienveillants lecteurs, car cette façon de toujours mettre des filles dans le coup, de ne jamais laisser les femmes de côté, peut ressembler à un endormissement, ce dont pourra convenir tout homme qui pense vivement. Désormais la question m'occupe de savoir si les Lombards etc. possédaient ou non quelque chose comme une culture, ainsi j'avance peut-être sur des chemins que tout un chacun n'aperçoit pas tout de suite, aucune phase de l'histoire du monde ou presque ne semblant aussi déconcertante que le temps de la migration des peuples, laquelle m'amène à la Chanson des Nibelungen que l'art de la traduction nous a rendue accessible. Se promener avec en tête le problème des nations, est-ce que cela ne signifie pas être devenu la proie d'une disproportion ? Prendre en considération comme ça des millions de gens, cela doit fatiguer le cerveau ! Alors que je suis assis là et envisage ces gens vivants, dans leur nombre, pour ainsi dire par compagnies entières, peut-être l'un de ce qu'on appelle la multitude s'est-il endormi intellectuellement dans la mesure où il a vécu sans s'en faire. Peut-être est-il possible que les éveillés soient considérés par ceux qui dorment comme somnolents. Dans le dédale que forment les phrases précédentes, je crois entendre de loin le Minotaure qui m'a tout l'air de n'être rien d'autre que la difficulté velue à voir clair dans ce problème des nations que je laisse tomber au profit de la Chanson des Nibelungen, mettant par là à la glacière pour ainsi dire un quelque chose qui m'importune. De même je pense à laisser tous les Lombards à leur repos, à leur sommeil, veux-je dire, car il m'est parfaitement clair qu'une certaine sorte de sommeil est utile, ne serait-ce que parce que ce sommeil mène une vie spécifique. Pour sauvegarder ce petit rien de bonheur il me semble important de tenir à distance le bas de soie, distance que je voudrais prôner par rapport à la nation, cette dernière présentant peut-être quelque ressemblance avec une espèce de minotaure que pour ainsi dire j'évite. Je sens se former en moi la conviction que là où la nation, qui pour moi est quelque chose comme un être, qui paraît exiger de moi toutes sortes de choses, me comprend le mieux, c'est-à-dire risque de m'approuver, c'est là où apparemment je l'ignore. Ai-je besoin de témoigner de la compréhension au minotaure ? Est-ce que je ne sais pas que cela lui fait voir rouge ? Il se figure que je ne peux pas exister sans lui; en fait il ne supporte pas le dévouement, de même qu'il a tendance à mal comprendre l'attachement par exemple. Je pourrais aussi considérer la nation comme un mystérieux Lombard qui sans aucun doute, à cause de, comment dire, son obscurité inexplorée, me fait quelque impression, ce qui à mon avis pourrait être largement suffisant.

Toutes ces nations en quelque sorte tirées du sommeil se trouvent probablement confrontées à telle ou telle tâche, ingrate ou gratifiante, ce qui pour elles est extraordinairement bon. Je suis d'avis que peut-être on ne doit pas être par trop ce que l'on est, qu'il vaut mieux ne pas trop regorger d'aptitude. Le problème du bon-à-rien couché sur une colline doucement bombée mérite peut-être un peu d'attention. De l'haleine régulière de la Chanson des Nibelungen des héros se dressent, et je ne peux refuser mon estime au poème dont la genèse est singulière.

Si je peux considérer comme un labyrinthe ce qui m'est venu là par science et inconscience, le lecteur en sortira maintenant tel un Thésée.

L'Idiot Dostoïevski

Traduction André Markowicz

Édition Babel Actes Sud

Quand on m'emmenait de Russie, à travers plein de villes allemandes, je regardais juste sans rien dire, je me souviens, je ne posais même aucune question. C'était après une série de crises très fortes, très douloureuses, de ma maladie, et moi, quand cette maladie s'aggravait et que les crises se répétaient plusieurs fois d'affilée, je tombais toujours dans une hébétude complète, je perdais complètement la mémoire, le cerveau continuait bien de travailler, mais tout se passait comme si la suite logique des idées s'était brisée. Je ne pouvais pas lier ensemble plus de deux ou de trois idées. C'est l'impression que j'ai. Et puis, quand les crises s'apaisaient, je retrouvais ma santé et ma force, comme en ce moment, là. Je me souviens ; je sentais une tristesse insupportable; cela m'avait fait une impression terrible, que tout était étranger; cela, je l'avais compris. Ce qui était étranger me tuait. Je ne me suis complètement réveillé de ces ténèbres, je me souviens, qu'un soir, à Bâle, quand je suis entré en Suisse, c'est le cri d'un âne au marché de la ville qui m'a réveillé. Cet âne, il m'a frappé d'une façon terrible, et, je ne sais pas pourquoi, mais il m'a plu que c'en était extraordinaire, et, en même temps, d'un seul coup, c'est comme si tout s'était éclairci dans ma tête.

- Depuis, c'est terrible comme j'aime les ânes. C'est même une sympathie que j'ai en moi. J'ai commencé à me renseigner sur l'âne, et j'ai tout de suite acquis la conviction que c'est un animal très utile, travailleur, fort, patient, économique, endurant ; et, par cet âne, d'un seul coup, c'est toute la Suisse qui s'est mise à me plaire, si bien que ma tristesse a complètement disparu.

- Un âne ? C'est bizarre. Du reste, il n'y a rien de bizarre là-dedans, j'en connais qui tomberaient amoureuses d'un âne. Ça s'est déjà vu dans la mythologie.

Les Métamorphoses, Livre VIII Ovide

Traduction Olivier Sers
Édition Les Belles Lettres

Ma voix te parvient-elle ? Ou si le vent emporte
Mes plaintes, comme il porte, ingrat, au loin tes nefs ?
Je ne m'étonne plus que Pasiphaé t'ait
Préféré un taureau, ton cœur est plus atroce ?
L'eau vibre, il fait forcer les rames,
Éloignant mon pays, m'éloignant de sa vue !
Tu perds ta peine
Te suivant malgré toi
Ta nef me traînera ! Elle dit, saute à l'eau,
suit la flotte, et s'agrippe,
Quand son père la voit –
lui déjà plane en l'air, il pique
La déchirer du bec
Elle, effrayée, la lâche, et pourtant dans sa chute
N'atteint pas l'eau, semblant portée par l'air. Des plumes
L'ont couverte et changée en oiseau
Dès que sa flotte aborde au pays des Curètes,
Minos par cent taureaux remercie Jupiter
Et accroche au palais les dépouilles conquises.
De sa mère publie le bestial adultère.
Minos veut éloigner sa honte de chez lui
En l'enfermant dans un ténébreux labyrinthe.
C'est Dédale, architecte fameux, qui s'en charge,
Faisant en trompe l'œil, pour mieux brouiller les pistes
Sinuer les détours de voies multipliées.
Comme joue en Phrygie le Méandre limpide,
Fluant et refluant dans son cours ambigu,
S'élançant vers son eau qu'il voit courir à lui
Et épuise, incertaine, à aller vers sa source
Ou descendre à la mer, sur mille voies Dédale
Répand l'erreur. A peine a-t-il pu retrouver
L'issue du bâtiment, tant tout y est trompeur.
On y loge le monstre ensemble homme et taureau.
Deux fois déjà il s'est repu du sang attique
Tiré au sort tous les neuf ans. A la troisième
Il meurt. Thésée, aidé d'une vierge, renroule
Son fil, et refranchit (nul ne le fît jamais)
L'issue, puis aussitôt enlève Ariane et cingle
Vers Dia, où, cruel, il la laisse à la rive.

Orlando Furioso L'Arioste

Édition du Seuil

Tu, gran Leone a cui premon le terga
De le chiavi del ciel le gravi some,
Non lasciar che nel sonno si sommerga
Italia, se la man l'hai ne le chiome.
Tu sei Pastore; e Dio t'ha quella verga
Data a portare, e scelto il fiero nome,
Perché tu ruggi, e che le braccia stenda,
Si che dai lupi il grege tuo difenda.

Ma d'un parlar ne l'altro, ove sono ito
Si lungi, dal camin ch'io faceva ora?
Non lo credo pero si aver smarrito,
Ch'io non lo sappia ritrovare ancora.
(...)
Favor, grazia et bellezza, Tutto perdo
(...)
Io dicea ch'in Soria si tenea il rito
D'armarsi, che i Franceschi aveano allora :
Si che bella in Damasco era la piazza
Di gente armata d'elmo e di corazza.

Le vague donne gettano dai palchi
Sopra i giostranti fior vermigli e gialli,
Mentre essi fanno a suon degli oricalchi
Levare a salti et aggirar cavalli
Ciascuno, o bene o mal ch'egli cavalchi,
Vuol far quivi vedersi, e sprona e dalli
(...)
Gia la lancia avea tolta su la coscia
Grifon, ch'errare in arme era poco uso:
Spinse il cavallo a tutta briglia

Les Métamorphoses, Livre VIII Ovide

Traduction Olivier Sers
Édition Les Belles Lettres

Comme elle y reste seule et s'y plaint d'abondance,
Liber l'étreint, l'assiste, et, pour que l'an entier
Son astre brille au firmament, prend sa couronne
Et l'expédie au ciel. Traversant l'air subtil,
Ses diamants, dans leur vol, se changent en étoiles
Qui s'installent Là-haut, reformées en couronne,
Entre le Serpenteaire et l'Homme agenouillé.

Le Territoire de crayon Walser

Traduction Marion Graf
Édition Zoé

Je n'avais eu qu'à débarquer là-bas un beau soir pour me croire un héros. A lui seul, le trajet jusqu'à la manifestation m'avait affermi. Comme danseur, j'entrais à peine en ligne de compte, je le savais, tandis que mon héroïsme me persuadait en revanche que vraisemblablement, ce qui me manquait viendrait tout seul. C'est avec une naïveté de ce genre que je cherchais à surmonter les limitations de mon être. Combien, déjà, l'invitation inattendue à participer à ce bal m'avait vitalisé. Là-bas, évidemment, toutes les femmes seraient belles, me disais-je, et je trouvais l'idée belle comme une jeune femme merveilleuse. En effet, les danseuses étaient toutes plus séduisantes les unes que les autres. Chacune avait un je-ne-sais-quoi de spécial. Il se pourrait que j'aie été le plus fringant de tous ces personnages masculins certes imposants, qui semblaient briller dans l'art de divertir. La salle était étroite et large et roide et froide. Si je pré-tends que les femmes qui semblaient m'avoir fait prisonnier ressemblaient à des victoires, l'affirmation contraire semble tout aussi hardie et correcte, qui se met en devoir de prétendre que les messieurs se comportaient comme des valets dans l'espoir d'obtenir quelque chose à force de galanterie et de complaisance. Tous avaient un rêve, qui allait peut-être se réaliser. Au repas, il s'avéra que le maniement du couteau et de la fourchette avait été inculqué à la plupart d'entre eux. Le rôle était d'un joli brun bon enfant et débonnaire. Les petits pois et les asperges souriaient. Le vin rouge et blanc semblait parler en deux langues. Le dessert nous incita à la galanterie. Mais trêve de mangeaille, passons à l'action.

Les Rédactions de Fritz Kocher Walser

Traduction Jean Launay
Édition Gallimard

On buvait un coup de vin, on dévorait volailles sans rien cracher qui fût mangeable, tout cela à l'aise et dans la bonne humeur, car il ne s'agissait pas d'une guerre sérieuse, d'une guerre entre chevaliers, mais de répression, de viols, de choses où il y aurait du sang, de l'amusement et du spectacle, ainsi pensait chacun; et chacun voyait déjà la masse de têtes coupées qui ensanglanteraient les prés. Parmi ces nobles guerriers se trouvait plus d'un jeune seigneur merveilleux à voir dans ses beaux habits, posé sur son cheval comme un ange viril descendu sur terre d'on ne sait quel ciel bleu. [...] Et d'un seul coup, un coup terrible, comme si la Chose à présent avait des ailes et chevauchait des bêtes de feu, flammes et clameurs tout ensemble, on l'entendit encore une fois, mais cette fois fut comme un long cri. Nous voilà. C'était vraiment comme si, là, une race souterraine avait brusquement envie de crever le plafond de la terre. Le son suggérait l'obscurité d'un abîme en train de s'ouvrir et on s'attendait à ce que le soleil à présent sorte des ténèbres d'en bas, plus brûlant, plus éclatant que jamais, mais venu d'un ciel qui s'appellerait l'Enfer. Même alors, il y eut encore de rires; il y a des moments où l'homme croit devoir sourire alors qu'il sent déjà sur lui la poigne de la terreur. L'humeur d'une armée, composée de tant d'hommes, n'est pas si différente de celle d'un homme seul. Toute la campagne, écrasée de lumière blanche et de chaleur, semblait reprendre inlassablement ce « toûôût » qu'on avait entendu, elle était devenue elle-même le son du cor; et aussi bien, dans le moment qui suivit, s'engouffrant dans l'espace sonore comme par un trou, les hommes qui s'étaient annoncés surgirent en foule. Alors la campagne perdit tout contour; le ciel et la terre d'été fondirent et se coagulèrent en une seule masse. La saison mise en fuite ne laissait d'elle qu'une place, un sol propice aux assauts, un espace pour la guerre, un champ de bataille. Dans une bataille la nature est toujours défaite, ce sont les dés qui décident de tout, les armes, qui tissent le destin, ce tas d'hommes, et cet autre tas d'hommes.

Les Carnets du sous-sol Dostoïevski

Traduction André Markowicz

Édition Babel Actes Sud

Des raisons, on en trouverait mille.

Et cela, encore : au fond, pourquoi diable est-ce que je veux écrire? Si ce n'est pas pour le public, on pourrait croire qu'il suffirait de se souvenir mentalement...

Ces jours-ci, par exemple, il y a un vieux souvenir qui m'opresse entre tous. Je m'en suis souvenu en détail il y a quelques jours et il ne me quitte plus depuis, comme un air de musique affligeant qui ne veut plus se décoller de vous. Il faudra bien qu'il se décolle, pourtant. Des souvenirs comme celui-là j'en ai des centaines ; sauf que, parfois, dans cette centaine, il y en a un qui se dégage et qui m'opresse. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que si je le transcris, il va se décoller. Pourquoi ne pas essayer...

Je commençais à avoir la nausée. Le remords arrivait, je le repoussais : j'avais trop la nausée. Et néanmoins, petit à petit, je m'habituais même à ça. Je m'habituais à tout, c'est à dire, je ne m'habituais pas, mais, je ne sais pas, j'acceptais volontairement de supporter. Et j'avais une issue pour ramener la paix, c'était me réfugier dans « le beau et le sublime » en rêve évidemment. Je rêvais d'une façon terrible, je rêvais trois mois de suite, rencogné dans mon trou, et croyez-moi, dans ces minutes-là, je ne ressemblais plus à ce monsieur qui, son cœur de poule mouillée en pleine déconfiture, cousait au col de son manteau du castor allemand. Je devenais brusquement un héros....

Je croyais aveuglément que, par je ne ne sais quel miracle, par je ne sais quelles circonstances extérieures, tout viendrait d'un seul coup s'ouvrir s'épanouir. Je verrais, d'un seul coup, un horizon d'exploits qui me correspondraient, des choses bénéfiques, belles, et, surtout, déjà toutes prêtes, (lesquelles précisément, je ne savais pas, mais l'essentiel était là, toutes prêtes), j'apparaissais, soudain, à la lumière, tout juste si je n'étais pas sur un cheval blanc, couronné de laurier. Un rôle secondaire, c'était hors de mon entendement, voilà pourquoi, dans la réalité, j'occupais tranquillement le dernier. Soit un héros soit une ordure, pas de milieu. C'est bien cela qui m'a perdu, parce que, dans mon ordure, je me consolais en disant qu'il m'arrivait d'être un héros et ce héros me dissimulerait l'ordure : d'habitude, n'est-ce pas, les gens ont honte de se salir, mais le héros, il est trop haut pour se salir complètement on peut donc se salir un petit peu. Le plus remarquable était que ces accès de « beau » et de « sublime » m'arrivaient au milieu de mes débauchettes, aux moments mêmes où je me retrouvais le plus au fond, ils arrivaient comme ça, de loin en loin, par éclairs, mais leur apparition n'anéantissait pas, pourtant, la débauchette ; au contraire, celle-ci ne faisait que la renforcer, comme par contraste, et leur intensité suffisait juste pour que la sauce soit bonne. La sauce, ici, elle était faite des contradictions et des souffrances, du martyr que devenait l'analyse intérieure, toutes ces tortures, toutes ces torturettes donnaient je ne sais quel piquant je dirais même un sens à ma débauche, bref, elles remplissaient parfaitement la fonction d'une bonne sauce. Tout cela, même, n'allait pas sans une certaine profondeur. Car quoi comment aurais-je pu me contenter d'une sale petite débauche bien simple, bien banale, directe, d'une débauche de greffier, et supporter sur moi toute cette ordure ? Qu'est-ce donc qui aurait pu me plaire en elle, me tenter tellement qu'elle m'aimantait dehors en pleine nuit ? Non, messieurs, dans tous les cas, je savais me ménager une issue qui ne manquait pas de noblesse....

Par exemple, je triomphe du monde entier. Le monde entier, bien sûr, se retrouve dans la poussière et se voit obligé de reconnaître toutes mes perfections, et moi, je leur pardonne, à tous...

Ils pleurent tous et ils m'embrassent (sans quoi ils seraient vraiment des crétins) et moi, pieds nus, le ventre creux, je pars répandre les idées nouvelles et je bats les rétrogrades à Austerlitz. Après on joue une marche, on décrète l'amnistie, le Pape accepte de quitter Rome pour le Brésil ; puis c'est un bal pour toute l'Italie à la villa Borghèse, laquelle se trouve au bord du lac de Côme, puisque le lac de Côme est transféré à Rome pour la circonstance ; après, une scène dans les buissons, etc. comme si vous ne saviez pas. Vous direz que c'est vulgaire et que c'est vil de ramener tout ça maintenant comme à la foire, après toutes les ivresses et les larmes que je viens d'avouer. C'est vil ? Et pourquoi donc, messieurs. Vous pensez vraiment que j'ai honte et que c'était plus bête que n'importe quel épisode de votre vie à vous ? Et je vous prie de croire qu'il y avait des choses que je me représentais assez bien... Tout ne se passait pas au lac de Côme, quand même. Encore que, oui, vous ayez raison.

L'Idiot Dostoïevski

Traduction André Markowicz

Édition Babel Actes Sud

- Je ne l'ai pas reconnu. Il a beaucoup changé, et... en mieux, nettement.

- Je suis très heureux pour lui.

- Il a l'air très malade.

- Pourquoi est-ce qu'il aurait changé en mieux ? Non, pas du tout en mieux. Qu'est-ce qui me fait dire ça, « en mieux » ?

- Mieux que le « pauvre chevalier » il n'y a rien de mieux !

- Voilà une chose que je pense aussi. Je suis absolument de cet avis

- Quoi, quel « pauvre chevalier ». Encore des bêtises ! Qu'est-ce que c'est que ça, le « pauvre chevalier » ?

- Il en a déformé tellement, de vos expressions.

- Moi, c'est sur votre propre exclamation que je me base, mais vous parliez bien de quelqu'un et vous en avez parlé longtemps,

- Tu vas un petit peu loin tout de même avec tes suppositions

- Mais est-ce que je suis le seul ? Tout le monde a parlé et parle encore de lui, tenez, à l'instant, et ils ont déclaré qu'ils prenaient le parti du « pauvre chevalier », et donc, votre « pauvre chevalier », il existe, il doit avoir une existence, et, à mon avis, nous saurions tous depuis longtemps qui c'est le « pauvre chevalier ».

- En quoi est-ce ma faute, à moi ?

- Vous n'avez pas voulu faire son portrait – voilà, vous avez demandé de dessiner le portrait du « pauvre chevalier », et vous avez même raconté tout le sujet du tableau, le sujet, vous vous souvenez ? Vous n'avez pas voulu.

- Mais comment aurais-je pu le dessiner, et qui, d'ailleurs ? le sujet dit que ce « pauvre chevalier » devant duc ou prince il ne levait les barreaux d'acier de sa visière. Quel visage est-ce que cela nous fait ? Dessiner quoi, les barreaux d'une visière ? un anonyme ?

- Je ne comprends rien, qu'est-ce que c'est que cette visière ! Elle sera bientôt finie, cette sottise ? On me l'expliquera, oui ou non, ce « pauvre chevalier » ? C'est un secret monstrueux, ou quoi, qu'il faut même avoir peur de l'approcher ?

- Non, simplement, il existe un poème russe très étrange, qui parle d'un « pauvre chevalier », un fragment sans début et sans fin. Il y a un mois de cela, nous étions tous en train de rire, en sortant de table, et nous cherchions, comme d'habitude, le sujet d'un futur tableau. Des sujets de tableaux. C'est là que nous sommes tombés sur le « pauvre chevalier », je ne me souviens plus qui a été le premier..

- Peut-être, c'est possible, mais je ne me souviens plus. Les uns se moquaient de ce sujet, d'autre déclaraient que rien ne pouvait être plus sublime, mais que, pour peindre le « pauvre chevalier », de toute façon, il fallait un visage.

- Ils s'amusaient tous comme des petits fous, et là, brusquement, le respect le plus profond ! des fous furieux, oui ! Pourquoi, le respect ? Dis-le tout de suite, pourquoi, tout à coup, sans aucune raison, as-tu ressenti le respect le plus profond ?

- Pourquoi le respect le plus profond ? Parce que dans ce poème, on décrit un homme capable d'avoir un idéal, et puis une fois qu'il s'est fixé cet idéal, qui est capable d'y croire, et puis, une fois qu'il y a cru, de lui donner toute sa vie, aveuglément. Ça n'arrive pas tous les jours, à l'époque où nous sommes. Dans ce poème, en fait, on ne dit jamais en quoi consistait précisément l'idéal de ce « pauvre chevalier », mais on voit que ce devait être une image lumineuse, une « image de la pure beauté », et le chevalier amoureux s'est même attaché un chapelet autour du cou, à la place d'une écharpe. C'est vrai qu'on parle aussi d'une sorte de blazon bizarre, non dévoilé, les lettres

ANB, qu'il avait inscrites sur ses armes...

- Et moi, je dis ANB, et je dis ce que je veux dire

- Quel poème ? lis-le, tu le connais, je parie. Je veux absolument connaître ce poème. Toute ma vie, j'ai détesté les poèmes, comme si je presentais quelque chose. Au nom du ciel, sois patient ; toi et moi, tu vois bien, il nous faut de la patience.

- C'est peut-être lui qui a inventé ça

*Il y eut un pauvre chevalier,
Homme simple et la droiture même,
L'âme fière et le regard altier,
La figure taciturne et blême.*

*Il lui vint un jour une vision
La raison ne peut en rendre compte,
Mais il en garda une impression
Aussi indicible que profonde.*

*Depuis lors, son âme avait brûlé;
Il vécut pour cette pure flamme
Et jura de ne jamais parler,
De ne regarder aucune femme.*

*Il prit pour écharpe un chapelet,
Il s'était reclus de la lumière,
Devant duc ou prince il ne levait
Les barreaux d'acier de sa visière.*

*Se vouant au rêve caressant
D'un amour qui l'émouvait aux larmes,
Il avait inscrit avec son sang
A.M.D. sur ses nouvelles armes.*

*Et tandis que d'autres paladins
Guerroyant pour les croisades saintes
Contre les soldats de Saladin
Invoquaient leur dame sans contrainte*

*« Sainte rose, ô toi, lueur des cieux ! »
Criait-il, plein d'une ardeur rebelle,
Et son cri de guerre impétueux
Faisait fuir soudain les infidèles.*

- Mais, c'est une merveille, ça ! Il est de qui ce poème ?

- De Pouchkine, maman, ne nous faites pas rougir, c'est mal !

- Avec vous autres, on peut devenir encore plus bête ! Quelle honte ! Dès qu'on sera rentrés, donnez-moi ce poème de Pouchkine !

- mais je crois que nous n'avons rien de Pouchkine

- Depuis que le monde est monde il y a juste deux volumes, et en piteux état

- Qu'on envoie tout de suite les acheter en ville, Fedor ou Alexeï, par le premier train, Alexeï, ce sera mieux.

- Aglaïa, viens ici. Embrasse-moi. Tu as lu d'une façon merveilleuse, mais si tu as lu sincèrement, alors je te plains, si tu as lu pour te moquer de lui, alors je n'approuve pas ces sentiments, et alors, de toute façon, il aurait mieux

valu ne pas lire du tout. C'est clair ? Allez, madame, nous en reparlerons encore, sinon nous allons prendre racine, ici.

- Laissez-moi ! Qu'est-ce que vous avez à me proposer votre bras ? Vous n'avez pas su me faire sortir ; c'est vous le mari, c'est vous le chef de famille ; en me tirant par l'oreille, vieille gourde que je suis, vous auriez dû me faire sortir si je vous avais désobéi si j'étais restée. Maintenant, on retrouvera notre chemin sans vous, il y a eu assez de honte pour un an... Attendez, je veux encore remercier le prince ! ... Merci, prince, pour ce joli cadeau ! Et moi qui m'installais, écouter la jeunesse... Quelle bassesse, mais quelle bassesse ! C'est un chaos, c'est une monstruosité, c'est pire qu'un cauchemar ! Mais il y en a vraiment beaucoup des comme ça ?... Tais-toi ! Tais-toi !... ça ne vous regarde pas !... Mais arrêtez de tourner autour de moi, vous m'énervez à la fin !...

- Et c'est toi, mon mignon, qui leur demande pardon, encore !... je suis coupable, n'est-ce pas de vous proposer un capital...

- Et toi, petit fanfaron, ça te fait rire ! Nous n'est-ce pas, on refuse le capital, on ne demande pas, on exige ! Comme s'il ne savait pas que, cet idiot-là, pas plus tard que demain, il va se traîner chez eux, leur proposer son amitié, avec ses capitaux ! Tu iras, hein ? Tu iras, oui ou non ?

- J'irai

- Vous entendez ! Mais toi, c'est bien sur ça que tu comptes, l'argent, de toute façon, tu l'as déjà en poche, c'est pour ça que tu fanfaronnes, pour nous jeter de la poudre aux yeux... Non, mon mignon, trouve d'autres crétins pour ça, moi, je te vois comme si je t'avais fait... tout votre jeu, je le vois !

- Le chaos, la monstruosité, on les trouve partout, madame.

- Mais pas comme ça ! Non, pas comme ça, mon petit monsieur. Non, pas comme vous faites ! Mais laissez-moi enfin ! Si, vous-même vous déclarez qu'un avocat affirmait qu'il n'y a rien de plus naturel que supprimer six personnes parce qu'on est pauvre, alors, c'est vrai que la fin des temps approche. Une chose pareille, jamais je n'avais entendu ça ! Maintenant tout s'explique ! Et ce bredouilleur, là, est-ce qu'il ne tuera pas ! Mais ma main au feu que si ! Ton argent, tes dix mille roubles, je parie, il les refuse je parie, en toute conscience il les refuse, et puis la nuit, il revient, et il te tue. Et il les prend, et il a bonne conscience ! Pour lui, ce n'est pas déshonorant ! C'est un « accès de noble désespoir », c'est une « dénonciation », le diable sait quoi... Zut ! Tout est sens dessus dessous ! Tout le monde marche sur la tête !

- Une jeune fille, elle grandit chez elle, et, brusquement, en plein trottoir, vlan, elle saute dans un fiacre : « Maman, hier, je me suis mariée avec un Karlytch quelconque, ou bien un Ivanytch, adieu ! » Alors, c'est bien de faire ça, vous pensez ? Ça mérite le respect, c'est naturel ? La question féminine ? Ce garnement, tiens, tout à l'heure, il se disputait avec moi, comme quoi, c'est bien ça la « question féminine ». La mère, elle pouvait être une gourde, mais on peut se montrer humain, avec elle !... Pourquoi êtes-vous entrés en redressant le nez, tout à l'heure ? « N'approchez pas ! » nous voilà « donne-nous tous les droits, pas le droit de dire ouf, avec nous. Rends-nous tous les respects, tous les respects qu'il y a ou qu'il n'y a pas dans le monde, et nous, on te traite plus mal que le dernier chien ! ». Ils cherchent la vérité, ils défendent le droit, et, eux-mêmes, c'est pis que des Sarrasins, ils le couvrent de boue dans leur article. On exige, on ne demande pas, et pas la peine d'attendre notre reconnaissance, parce que, ce que vous faites, vous le faites pour satisfaire votre propre conscience ». Elle est belle, la morale[...]

- Espèces de fous ! Fous orgueilleux ! Vous allez tous vous dévorer les uns les autres, voilà ce que je vous prédis. Mais c'est le tohu-bohu, c'est le chaos, la monstruosité ! Mais vous êtes nombreux les gens comme ça ? Qu'est-ce que vous ricanez ? Que je me couvre de honte avec vous ? Eh oui, je suis dans la honte, c'est fait, j'y suis ! Et ne ricane pas toi, saleté ! Tout juste s'il respire, mais il pervertit les autres. Tu ne crois pas en Dieu, mais tu as encore l'âge de te faire fesser, mon petit monsieur ! Et puis zut avec vous !...

- Donc, tu iras, tu vas aller les voir, demain, dis, tu iras ?

- J'irai

- Je ne veux plus te connaître après ça ! Et tu iras chez cet athée ? Mais qu'est-ce que tu as à ricaner ?

- Maman vous devriez avoir honte !

- Ne vous en faites pas, votre maman verra bien qu'on ne peut pas se jeter sur un mourant. Je suis prêt à expliquer pourquoi j'étais en train de rire : je serais très heureux qu'on me le permette.

- Mais il est en train de mourir et il fait des discours. Mais tais-toi donc ! Tu devrais te mettre au lit, un point c'est tout.

- C'est bien ce que je ferai. Je rentre chez moi ce soir, et je me couche... dans deux semaines, je le sais, je vais mourir... On me l'a dit, la semaine dernière... Alors si vous me le permettez, je vous dirai juste deux mots en guise d'adieu.

- Mais tu es fou ou quoi ? Quelle sottise ! Il faut se soigner, de quoi est-ce que tu parles ? Va-t'en, va-t'en, au lit !

- Si je me couche, je ne me lèverai plus jusqu'à la mort, vous comprenez, hier déjà j'ai voulu me coucher, pour ne plus me lever, jusqu'au moment de mourir, mais j'ai décidé d'attendre après-demain, tant que mes jambes me portent encore... pour venir avec eux, là, aujourd'hui... mais je suis fatigué, vraiment...

- Mais assieds-toi, mais assieds-toi, pourquoi tu restes debout ! Tiens, une chaise

- Je vous remercie, et vous, asseyez-vous en face, voilà, on va parler... on va parler, oui, oui, maintenant j'insiste sur ça... Vous comprenez, aujourd'hui, c'est la dernière fois que je suis à l'air libre, avec les gens, et, dans deux semaines, sans doute, c'est le fond de la terre. Ça signifie que ça devrait être comme un adieu, avec les gens, et avec la nature. Même si je ne suis pas très sentimental, figurez-vous que je suis bien content que tout se passe ici : on peut regarder un arbre, quoiqu'on dise, la verdure.

- Mais de quoi tu me parles maintenant, avec cette fièvre que tu as ? Tout à l'heure, tu piaillais, tu glapissais et, maintenant, à peine si tu respirez, tu n'as plus de souffle ?

- Je me reposerai tout de suite. Pourquoi voulez-vous me refuser ma dernière volonté ?...

- Vous savez, il y a longtemps que je rêvais de vous rencontrer, d'une façon ou d'une autre ; j'ai beaucoup entendu parler de vous... vous êtes une femme originale, une femme excentrique, je viens de le voir par moi-même... vous savez que je vous aimais, même, un petit peu.

- Mon Dieu, quand je pense que j'ai failli le frapper, vraiment ! ...Une chaise ! Tu pars avec lui sur-le-champ, tu le raccompagnes, et, demain, absolument, moi-même...

- Je suis très fatigué. Passons plutôt un peu de temps ensemble. Pardonnez-moi si je dispose tout seul... mais je vous connais, n'est-ce pas, vous êtes bonne... c'en est comique, même, à quel point nous sommes tous bons...

- Et c'est vrai, tu peux le dire, mais plus bas. Et ne t'énerve pas... Mais je t'ai pris en pitié, tiens. Mais bon, si c'est comme ça, je reste, même si je ne m'excuse devant personne ! Personne ! Du reste, si je t'ai crié dessus, excuse-moi – si tu veux, remarque. Mais, remarquez, je ne retiens personne.

- Eh bien adieu ! Vous croyez que c'est facile, pour moi, de vous dire « Adieu » ? J'ai l'honneur de vous inviter à mon enterrement, si seulement vous me faites cet honneur et... vous tous, messieurs, avec le général !...

- Vous savez que, si je suis venu ici, c'est pour regarder les arbres ?... Oui, ceux-là... ce n'est pas ridicule, ça ? C'est vrai ça, il n'y a rien de ridicule là-dedans, non ? Ah ! vous êtes encore là ! Vous étiez toujours à rire, tout à l'heure, quand je parlais du quart d'heure à la fenêtre

L'Idiot [suite]

[...]

- Mais vous savez, j'ai passé tellement de temps à regarder, par cette fenêtre, et tellement réfléchi... sur tout le monde, que... Les morts, ils n'ont pas d'âge, vous savez... La semaine dernière encore, je me suis dit, en me réveillant la nuit... Et, vous savez ce qui vous fait le plus peur ? C'est notre sincérité qui vous fait le plus peur, et même si vous nous méprisez ! Et ça aussi, au même moment, la nuit, là, j'ai pensé ça... Vous pensez que je voulais me moquer de vous, tout à l'heure ? Non, je ne voulais pas me moquer de vous, je voulais vous faire un compliment...

- Oui, mais, qu'est-ce que je... ? je voulais encore quelque chose...

- Oui, voilà : quand vous preniez congé, tout à l'heure, je me suis dit, brusquement : voilà, ces gens, c'est la dernière fois qu'ils existent, là, maintenant, oui, la dernière fois ! Et les arbres –pareil... Tout ce qui existera, ce sera le mur de briques, le mur rouge, de l'immeuble de Meyer, le petit pan de mur jaune... ma fenêtre qui donne sur lui... eh bien tout ça, il faut que tu le leur dises... essaie, dis-leur : Tiens cette beauté

- Toi, tu es mort, présente-toi comme un mort, dis-leur : « un mort a le droit de tout dire... » Vous ne riez pas ? Mais, vous savez, tellement de pensées qui me sont venues, là, sur mon oreiller... vous savez, j'ai eu cette conviction que, la nature, elle aime se moquer... Tout à l'heure, vous avez dit que j'étais un athée, mais, vous savez, cette nature...

- Il n'y a personne qui se moque de toi ici, rassure-toi ! mais assieds-toi, tu ne tiens pas sur tes jambes ! ...Tu délirés... Ah ! mais que faire avec lui, donc !...

[...]

- Passons dans notre salle de réunion, nous y ferons servir notre café. C'est une pièce commune que nous avons ici, tout bonnement mon petit salon, où nous nous retrouvons quand nous sommes seules et où chacune trouve à s'occuper : Alexandra, joue du piano, ou bien elle lit, ou elle fait de la couture ; Adelaïda, elle peint des paysages et des portraits (et elle n'arrive jamais à terminer), et Aglaïa, elle reste là, et ne fait rien. Moi aussi, mon ouvrage me tombe des mains, je n'arrive à rien. Eh bien, nous y voilà ; asseyez-vous, prince, et racontez. Je veux savoir comment vous racontez. Je veux m'en convaincre complètement. Je veux que vous les intéressiez toutes, vous aussi. Eh bien, parlez.

- Mais c'est très bizarre de raconter comme ça

- Moi, je ne raconterais rien si on me l'ordonnait comme ça.

- Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a de bizarre ? Pourquoi ne raconterait-il pas ? Il a une langue. Je veux voir comment il sait parler. Eh bien, de n'importe quoi. Racontez ce qui vous a plu en Suisse, votre première impression. Vous verrez, il commencera tout de suite et il commencera bien.

- L'impression a été forte...

- Tenez, tenez ! Vous voyez, il commence.

- Mais laissez-le au moins parler. Si ça se trouve, c'est un grand charlatan, pas un idiot.

- Sans doute que oui, je le vois depuis longtemps. C'est dégoûtant de sa part, de jouer la comédie. Il veut gagner quelque chose ou quoi, en faisant ça ?

[...]

[...]

- Tout à l'heure, c'est vrai, c'est vrai que j'ai eu l'idée, quand vous m'avez demandé de vous donner un sujet de tableau, de vous donner ce sujet-là : peindre le visage d'un condamné une minute avant la guillotine, quand il est encore debout sur l'échafaud, avant qu'on l'allonge sur la planche.

- Comment, le visage ? Rien que le visage ?

- Ce sera un sujet étrange, et quel tableau est-ce que ça pourrait être ?

- Je ne sais pas, pourquoi pas ? A Bâle tout récemment, j'ai vu un tableau comme ça. J'ai très envie de vous raconter... Un jour je vous raconterai... ça m'a beaucoup frappé...

- Le tableau de Bâle, vous nous le raconterez, c'est sûr, mais plus tard.

- Pour l'instant, expliquez-nous le tableau de cette exécution.

- Pouvez-vous nous le redire comme vous vous le représentez ?

- Comment le peindre, ce visage ? –

- Et quoi ?-rien que le visage? mais quel visage est-ce donc?

- C'est juste une minute avant la mort, le moment précis où il a déjà monté les marches et vient de mettre les pieds sur l'échafaud. C'est là qu'il a regardé de mon côté ; moi, j'ai vu son visage, et j'ai tout compris... Et pourtant, comment le raconter ? C'est terrible, terrible à quel point je voudrais que vous le dessiniez, ou, quelqu'un, enfin ! Ce serait mieux si c'était vous ! Et je me dis aussi que ce tableau serait utile. Vous savez, ici, il faut se représenter tout ce qu'il y a eu avant, tout, tout, tout. Il vivait en prison et il n'attendait son exécution que dans, au moins, une semaine ; c'est-à-dire, il comptait encore sur toutes les formalités habituelles, le papier devait passer par encore je ne sais où et ne ressortirait qu'au bout d'une longue semaine. Et là, soudain, par on ne sait quel hasard, la procédure est abrégée.

Faust « Prolog im Himmel » Goethe

Traduction par Jean Amsler modernisée par Olivier Mannoni

Edition Gallimard folio bilingue

RAPHAEL

Die Sonne tönt, nach alter Weise,
In Brudersphären Wettgesang,
Und ihre vorgeschriebne Reise
Vollendet sie mit Donnergang. I
hr Anblick gibt den Engeln Stärke,
Wenn keiner sie ergründen mag;
Die unbegreiflich hohen Werke
Sind herrlich wie am ersten Tag.

GABRIEL

Und schnell und unbegreiflich schnelle
Dreht sich umher der Erde Pracht;
Es wechselt Paradieseshelle
Mit tiefer, schauervoller Nacht;
Es schäumt das Meer in breiten Flüssen
Am tiefen Grund der Felsen auf,
Und Fels und Meer wird fortgerissen
In ewig schnellem Sphärenlauf.

MICHAEL

Und Stürme brausen um die Wette,
Vom Meer aufs Land, vom Land aufs Meer,
Und bilden wütend eine Kette
Der tiefsten Wirkung rings umher.
Da flammt ein blitzendes Verheeren
Dem Pfade vor des Donnerschlags.
Doch deine Boten, Herr, verehren
Das sanfte Wandeln deines Tags.

ZU DREI

Der Anblick gibt den Engeln Stärke,
Da keiner dich ergründen mag,
Und alle deine hohen Werke
Sind herrlich wie am ersten Tag.

MEPHISTOPHELES

Da du, o HerT, dich einmal wieder nahst
Und fragst, wie alles sich bei uns befinde,
Und di : mich sonst geryöhnlich gerne sahst,
So siehst du mich auch unier dem Gesinde.
Verzeih, ich kann nicht hohe Worte machen,
Und wenn mich auch der ganze Kreis verhöhnt;
Mein Pathos brächte dich gewiss zum Lachen,
Hätt'st du dir nicht das Lachen abgewöhnt.
Von Sonn' und Welten weiss ich nichts zu sagen,
Ich sehe nur, wie sich die Mens chen plagen.
Der kleine Gott der Welt bleibt stets von gleichem
Schlag,
Und ist so wunderbarlich als wie am ersten Tag.
Ein wenig besser würd' er leben,
Hätt'st du ihm nicht den Schein des Himmelslichts
gegeben ;
Er nennt's Vernunft und braucht's allein,
Nur tierischer als jedes Tier zu sein.
Er scheint mir, mit Verlaub von Euer Gnaden,
Wie eine der langbeinigen Zikaden,
Die immer fliegt und fliegend springt

Und gleich im Gras ihr altes Liedchen singt;
Und läg' er nur noch immer in dem Grase!
In jedem Quark begräbt er seine Nase.

DER HERR

Hast du mir weiter nichts zu sagen?
Kommst du nur immer anzuklagen?
Ist auf der Erde ewig dir nichts recht?

MEPHISTOPHELES

Nein, Herr, ich find' es dort, wie immer, herzlich
schlecht.
Die Menschen dauern mich in ihren Jammertagen,
Ich mag sogar die armen selbst nicht plagen.

DER HERR

Kennst du den Faust?

MEPHISTOPHELES

Den Doktor?

DER HERR

Meinen Knecht!

MEPHISTOPHELES

Fürwahr! er dient Euch auf besondere Weise.
Nicht irdisch ist des Toren Trank noch Speise.
Ihn treibt die Gärung in die Ferne,
Er ist sich seiner Tollheit halb bewusst;
Vom Himmel fordert er die schönsten Sterne
Und von der Erde jede höchste Lust,
Und alle Näh' und alle Ferne
Befriedigt nicht die tiefbewegte Brust.

DER HERR

Wenn er mir jetzt auch nur verworren dient,
So werd' ich ihn bald in die Klarheit führen.
Weiss doch der Gärtner, wenn das Bäumchen grünt,
Dass Blüt' und Frucht die künft'gen Jahre zieren.

MEPHISTOPHELES

Was wettet Ihr? den sollt Ihr noch verlieren!
Wenn Ihr mir die Erlaubnis gebt,
Ihn meine Strasse sacht zu führen.

DER HERR

Solang er auf der Erde lebt,
So lange sei dir's nicht verboten,
Es irrt der Mensch, so lang er strebt.

MEPHISTOPHELES

Da dank' ich Euch; denn mit den Toten
Hab' ich mich niemals gern befangen.
Am meisten lieb' ich mir die vollen, frischen Wangen.
Für einen Leichnam bin ich nicht zu Haus;
Mir geht es wie der Katze mit der Maus.

Faust « Prologue dans le ciel »

RAPHAEL

Le soleil sur un air ancien,
sonne dans le chœur alterné des sphères jumelles
et accomplit d'un pas tonnant
le périple qui lui est prescrit.
Sa vue donne aux anges la force,
bien que nul n'ose le scruter :
les œuvres, en leur hauteur inconcevable,
sont dans l'éclat du premier jour.

GABRIEL

Et vite, inconcevablement vite
tourne sur elle-même la Terre splendide ;
une clarté paradisiaque alterne
avec une profonde, affreuse nuit .
la mer en larges vagues écume
au bas des rochers,
le roc et la mer sont entraînés dans l'éternelle
et rapide course des sphères.

MICHEL

Et des tempêtes grondent à tour de rôle,
de la mer à la terre, de la terre à la mer,
formant en leur fureur une chaîne sans fin
aux plus profonds effets.
Là flambe, ouvrant le sentier du tonnerre,
un fulgurant ravage.
Pourtant tes messagers, Seigneur,
honorant la douce marche de tes jours.

A TROIS

Ce spectacle donne aux anges la force,
car nul n'ose te sonder,
et toutes tes œuvres sublimes
sont dans l'éclat du premier jour.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Puisque, Seigneur, une fois encore tu t'approches
et demandes comment tout va chez nous,
et que jadis habituellement tu me voyais d'un bon
œil,
voici que tu m'aperçois aussi parmi ta suite.
Pardonne-moi, je ne puis former de sublimes propos,
même si j'étais honni de tout l'amphithéâtre ;
mon pathos à coup sûr te ferait bien rire
si du moins tu ne t'étais désaccoutumé de rire.
Je ne sais rien dire des soleils et des mondes ;
je vois seulement s'échiner les hommes.

Le petit dieu du monde reste de la même trempe,
il est aussi bizarre qu'au premier jour.
Il vivrait un peu mieux
si tu ne lui avais donné le reflet de la lumière céleste-
il l'appelle raison et s'en sert uniquement
pour être plus bête que n'importe quelle bête.
Il me rappelle, avec la permission de Votre Grâce,
L'une des cigales à longues pattes
qui sans cesse volent en zigzag
et qui, l'instant d'après, dans l'herbe, chantent leur vieux
refrain ;
et si seulement il restait toujours dans l'herbe !
Mais il fourre son nez dans n'importe quelle infec-
tion.

LE SEIGNEUR

N as-tu rien de plus à me dire ?
Ne viens-tu toujours que pour accuser ?
Rien sur Terre ne sera donc jamais à ton gré ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Non. Seigneur ! Je trouve là-bas, comme toujours
tout cordialement mauvais.
Les hommes me font de la peine en leurs lamen-
tables vies.
Je n'ai même plus envie de tourmenter ces malheu-
reux.

LE SEIGNEUR

Connais-tu Faust ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Le docteur ?

LE SEIGNEUR

Mon serviteur !

MÉPHISTOPHÉLÈS

En vérité, il Vous sert d'étrange façon.
Rien de terrestre ne désaltère ni ne nourrit ce fou.
L'effervescence le pousse au loin ;
il est à demi conscient de son extravagance ;
il exige du ciel les plus beaux astres
de la terre les plaisirs les plus hauts dans leur totali-
té,
et tout le proche pas plus que le lointain entier
ne satisfont son cœur convulsif.

LE SEIGNEUR

Il est vrai que pour l'instant il ne me sert que de
façon confuse,
je le mènerai bientôt à la clarté.
Le jardinier ait bien, quand le jeune arbre verdit,
que la fleur et le fruit orneront les années futures.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Que pariez-vous ? Vous perdrez encore celui-là !
Si seulement Vous me donniez licence
de le mener doucement par ma route !

LE SEIGNEUR

Tant qu'il vivra sur la Terre
aussi longtemps cela ne te sera pas interdit.
L'homme erre aussi longtemps qu'il cherche.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Alors je Vous remercie, car je n'ai jamais aimé
m'embarrasser des morts.
Ma predilection va aux joues pleines, fraîches.
Pour un cadavre, je ne suis pas chez moi.
Je suis comme le chat avec la souris.

Die Ballade von der Judenhure Marie Sanders Bertolt Brecht

In Nürnberg machten sie ein Gesetz, darüber weinte
manche Frau,
die mit dem falschen Mann im Bette lag.

Das Fleisch schlägt auf in den Vorstädten, die Trom-
meln schlagen mit Macht,
Gott im Himmel wenn sie etwas vorhätten, wär es
heute Nacht ?

Eines Morgens, früh um neun Uhr,
fuhr sie durch die Stadt im Hemd
um den Hals ein Schild,
das Haar geschoren.
Die Gasse johlte. Sie blickte kalt.

Das Fleisch sch lägt auf in den Vorstädten, der Führer
redet heut nacht Großer Gott, wenn sie ein Ohr
hätten, wüssten sie, was man mit ihnen macht !

A Nuremberg, ils promulguèrent une loi, plus d'une
femme en a pleuré,
au lit avec un homme non correct.

La chair s'écrase au fond des banlieues, écoute, ils
battent leurs tambours!
Veut-il dire que, s'ils visaient des coups, bon Dieu, ce
serait ce soir ?

Un matin, il était neuf heures
elle traversait la ville en chemise,
la tête rasée,
pancarte au cou,
d'un regard froid. La foule hurlait.

La chair s'écrase au fond des banlieues le Führer!
harangue cette nuit. S'ils avaient en tête une oreille,
grand Dieu, ils pourraient savoir, ce qu'ils font d'eux !



© Dessin François Tanguy d'après photo Vincent Joly

Théâtre du Radeau

2, rue de la Fonderie
72 000 Le Mans
02 43 24 93 60

Item

Création **La Fonderie au Mans**

Du 5 au 23 novembre 2019

en coréalisation avec **Les Quinconces - L'espal Scène Nationale du Mans**

T2G Gennevilliers / Festival d'Automne à Paris

Du 6 au 16 décembre 2019

TNS Strasbourg

Du 8 au 16 janvier 2020

MC2 Grenoble

Du 11 au 15 février 2020

CDN Besançon

Le 11 et 12 mars 2020

Théâtre Garonne Toulouse

Du 10 au 13 juin 2020 // représentations annulées

Théâtre des Treize Vents à Montpellier

Les 1er, 2 et 6, 7, 8 octobre 2020

Théâtre de l'Aquarium - Cartoucherie à Paris

Du 8 au 18 décembre 2020

